

Contre Husson

Yoann Verger*

12/09/2015

Cet article répond à la re-publication du texte de Michel Husson intitulé “Contre Sraffa - La transformation des valeurs en prix” (Husson, 2014). Mon but est de démontrer que la vision de Husson sur le travail de Sraffa est fautive, notamment à la lumière de la nouvelle interprétation de Sraffa par Sinha (2012). Je m’en tiens (en premier lieu peut-être) uniquement à la critique des propositions concernant le travail de Sraffa, et n’aborderai pas les relations entre les travaux de Sraffa et Marx.

1 Hypothèse d’état stationnaire

Le chapitre 3 du texte de Husson est consacré à l’hypothèse d’état stationnaire. Soit le système de prix Sraffien suivant, avec le salaire payé avant le procès de production :

$$(a_{11}p_1 + a_{12}p_2 + l_1w)(1 + r) = b_1p_1 \quad (1)$$

Le prix du bien 1 est unique, qu’il soit produit ou utilisé comme intrant. Husson a raison de signaler que, ainsi calculés, les prix expriment les échanges nécessaires pour que le système se reproduise à l’identique. C’est précisément la définition des prix de Sraffa :

“each commodity, which initially was distributed between the industries according to their needs, is found at the end of the year to be entirely concentrated in the hands of its producer. There is a unique set of exchange-values which if adopted by the market restores the original distribution of the products and makes it possible for the process to be repeated” (Sraffa, 1960, § 1).

Ainsi, même si le système n’est pas reproductible (si le bien 1, par exemple, est plus utilisé qu’il n’est produit), les prix seront ceux qui permettront au système de se reproduire :

“This formulation presupposes the system’s being in a self-replacing state; but every system of the type under consideration is capable

*yoann.verger@uvsq.fr

of being brought to such a state merely by changing the proportions in which the individual equations enter it” (Sraffa, 1960, § 3).

Les prix sont donc caractéristiques d’une période de production : en regardant les échanges qui se sont produits lors de cette période, il est possible de déduire les prix qui permettraient de reproduire ces échanges.

De là Husson tire l’hypothèse d’état stationnaire : les néo-Ricardiens postuleraient qu’il n’y a pas de changement dans les méthodes de production. Ceci explique notamment pour Husson pourquoi la réduction des prix en quantités de travail datées peut se réaliser : effectivement celle-ci permet de trouver les mêmes résultats que le calcul direct uniquement si l’on pose que les techniques n’ont pas changé dans le temps. Comme le dit Husson :

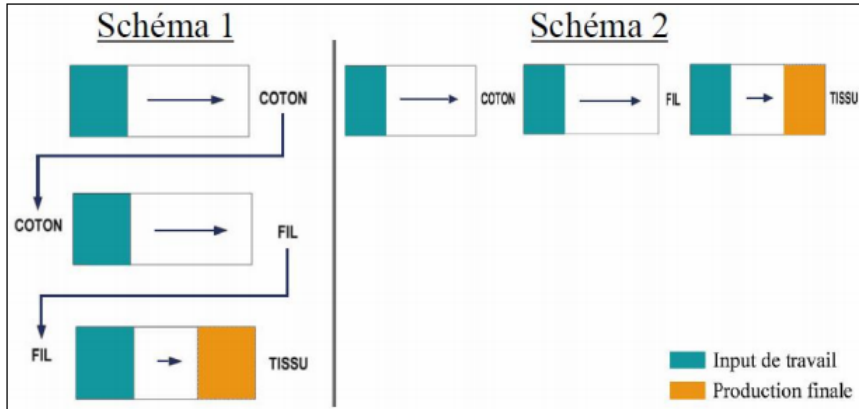
“La démonstration ci-dessous montre que ces deux approches sont strictement équivalentes en ce sens que, une fois les erreurs du second ordre corrigées, elles apparaissent comme n’étant rien d’autre qu’un procédé de résolution d’un système d’équations à la Sraffa. Quel est alors le sens de cette équivalence entre un raisonnement synchronique et un raisonnement diachronique ? Dans un cas, « on se déplace » à l’intérieur d’un système productif défini pour une période de production, dans l’autre on remonte dans le temps, autrement dit on étale dans le temps cette période de production.

A priori, ces deux méthodes n’ont pas de raison d’être équivalentes dans la mesure où elles ne semblent pas faire appel au même ensemble de données. Cette interrogation se résout facilement : la possibilité d’une telle équivalence ne peut s’expliquer que par l’existence d’un postulat commun aux deux approches, postulat qui est plus ou moins implicite. Ce postulat, c’est l’hypothèse d’état stationnaire. Cette hypothèse est qu’un bien est produit selon la même méthode de production, quelle que soit la date de cette production. Seule cette hypothèse permet de rendre compte de l’équivalence constatée entre les deux approches ; seule cette hypothèse permet de raisonner indifféremment comme si les processus de production se déroulent parallèlement dans le temps ou au contraire se succèdent.

On peut illustrer cette double approche par les schémas ci-dessus. Dans le schéma 1, les processus sont juxtaposés, dans le schéma 2 ils se succèdent. Seule l’hypothèse d’état stationnaire permet d’écrire le même système d’équations de prix dans les deux cas” (Husson, 2014, p. 44).

Husson se trompe lorsqu’il déclare que le raisonnement synchronique suppose qu’il n’y a pas de changement dans les méthodes de production : en effet les périodes passées et futures ne sont pas considérées dans cette approche. Le calcul des prix établit les ratios d’échange qui permette de reproduire la période actuelle ; on retrouve les mêmes prix si l’on fait le calcul de la réduction en quantités de travail datées, en posant alors l’hypothèse que les conditions de production sont toujours identiques. L’important est de remarquer que cette

Figure 1: Schéma 1: approche synchronique; schéma 2 : réduction des prix en quantités de travail datées (Husson (2014))



hypothèse est imaginaire, ce qui est d'ailleurs envisagée par Husson comme une explication possible:

“Dans ces conditions, deux points de vue sont alors possibles : le premier est de dire que seul le calcul direct a un sens et que la « réduction » est un processus virtuel qui, en fait, ne remonte pas vraiment dans le temps réel mais dans un temps hypothétique caractérisé par l'invariance des conditions de production. Ce pourrait être un processus méthodologique permettant de calculer ce que certains appelleraient des « prix instantanés ». Le problème est qu'alors on produit une théorie des prix de production virtuels et non plus une théorie des prix de production actuels, correspondant effectivement à la période concernée. La théorie a donc ceci de particulier qu'elle ne peut s'appliquer qu'à la condition de s'interdire de considérer une succession de périodes non virtuelles” (Husson, 2014, p. 34).

Ici il me semble que Husson touche juste : les prix de Sraffa s'appliquent pour la période considérée, et non pour une succession de période. Dès lors qu'un changement dans les méthodes de production est introduit, les prix vont changer (et la comparaison entre ces nouveaux prix et les précédents n'est plus possible si le changement intervient sur une technique fondamentale car le numéraire va alors lui-même changer de valeur, Sraffa, 1960, § 93).

Sraffa décrit lui-même l'objectif et la portée de son analyse dans une de ses notes (datée entre 1927-1931) :

“The significance of the equations is simply this: that if a man fell from the moon on the earth, and noted the amount of things consumed in each factory . . . during a year he could deduce at which values the commodities must be sold, if the rate of interest must be uniform and the process of production repeated. In short, the

equations show that the conditions of exchange are entirely determined by the conditions of production. (D3/12/7, Trinity College catalogue, Wren library, Cambridge, cité dans Sinha, 2012).

Ainsi la vraie question, que Husson a raison de soulever, devient : comment dynamiser le modèle de Sraffa ? Pasinetti exprime ainsi cette problématique :

“Personally, I am convinced that, while remaining within the bounds of what Sraffa calls ‘pure economic theory’, it is not enough to take a still photograph of an economic system as it appears at a given point in time. One should also be able to proceed, so to speak, to the ‘filming’ of the movements of the economic system through time” (Pasinetti, 2012).

Mais Sraffa n’a donné aucune indication sur la manière de procéder. Son approche est entièrement concentrée sur une analyse statique, afin de démontrer l’inanité de l’approche marginaliste :

“The marginal method requires attention to be focused on change, for without change either in the scale of an industry or in the ‘proportions of the factors of production’ there can be neither marginal product nor marginal cost. In a system in which, day after day, production continued unchanged in those respects, the marginal product of a factor (or alternatively the marginal cost of a product) would not merely be hard to find - it just would not be there to be found” (Sraffa, 1960, Preface).

Husson, qui récusé cette approche synchronique car peu réaliste (ou “virtuelle”), propose plutôt de calculer les prix de manière diachronique : “Si l’on veut traiter de la formation du taux général de profit il faut décidément adopter une optique diachronique qui n’est équivalente à la précédente que si l’on fait l’hypothèse d’état stationnaire” (p. 52). C’est-à-dire que les prix sont ainsi de la forme :

$$(a_{11,t+1}p_{1,t} + a_{12,t+1}p_{2,t} + l_{1,t+1}w_{t+1})(1 + r_{t+1}) = b_{1,t+1}p_{1,t+1} \quad (2)$$

Les prix initiaux sont alors donnés. Moyennant le calcul des valeurs initiales ($v_{1,t}$ et $v_{2,t}$) et en posant que la quantité de travail est égale à l’ajout de valeur (le prix de la production totale moins la valeur initiale du capital est égale à la quantité de travail, i.e. $b_{1,t+1}p_{1,t+1} - a_{11,t+1}v_{1,t} + a_{12,t+1}v_{2,t} = l_{1,t+1}$), on trouve les nouveaux prix et le nouveau taux de profit.

Le problème avec cette solution est que les prix et le taux de profit finaux dépendent des prix et du taux de profit initiaux (tout comme les valeurs finales ne dépendent pas que du travail dépensé dans la période mais également des valeurs initiales). La question est alors de savoir jusqu’à quand faut-il remonter pour calculer les valeurs initiales (dans son exemple Chapitre 4, Husson calcule les valeurs initiales en posant une hypothèse d’état stationnaire pour la période initiale).

2 Le taux de profit

Husson déclare que les néo-Ricardiens ne disposent pas d'une théorie qui permette d'expliquer l'apparition du taux de profit, alors que la théorie marxiste explique celui-ci via l'appropriation de la valeur créée par le travail (exploitation du travailleur). Je souscris partiellement à cette analyse : d'un côté il est vrai que Sraffa ne dit rien sur les conditions de partage du surplus, se bornant à dire qu'il est exogène au modèle. Mais de l'autre, si le taux de profit est posé égal à zéro, on retrouve les valeurs marxistes : on peut ainsi retrouver l'explication du profit comme un vol du produit du travail.

Husson accorde néanmoins au modèle illustratif Sraffien un côté réaliste :

“Supposons, uniquement pour éviter la lourdeur des symboles, qu'il existe une seule marchandise multi-usage et qu'avec 100 unités de celle-ci on obtienne une production totale de 125 unités. Le produit net est donc de 25 unités. Soit $p = 1$ le prix de la marchandise. Le raisonnement des comptables néo-Ricardiens est alors le suivant : le coût de production est de 100, et le prix de production de 125. La différence - le profit - est alors de 25, et il est alors expliqué par la capacité de produire 125 avec 100.

Or, ceci est tout à fait arbitraire. On peut trouver au moins deux autres modes de calcul, tout aussi plausibles.

Puisque la société assure sa reproduction au moyen de 100 unités de marchandise (ceci incluant évidemment la consommation des travailleurs), les 25 unités « superflues » sont un don de Dieu et n'ont à ce titre pas de prix.

Un autre mode de décompte pourrait être le suivant : pour produire 125 unités de marchandise, il faut une dépense de 100. Par conséquent le prix de ces 125 unités nouvellement produites est de 100 et le nouveau prix unitaire baisse de 1 à $p = 100/125 = 0,8$.

On pourrait aussi bien, ce ne serait pas plus absurde, supposer que ce produit net est distribué proportionnellement au travail de chacun. Le « taux de profit » serait cette fois le rapport de la valeur du produit net à la dépense en force de travail.

Parmi cette quasi-infinité de modèles possibles (dans le monde des modèles purs), les néo-Ricardiens choisissent évidemment, et ils ont raison, celui qui correspond au moins formellement au fonctionnement concret du capitalisme. Mais ils ne peuvent en aucun cas affirmer déduire le profit du produit net ; en fait, leur modèle se borne à illustrer la réalité et ne peut prétendre en fournir une théorie.” (Husson, 2014, p. 62-63).

Par ailleurs Husson souligne que dans la théorie Marxiste, la valeur total des profits ne dépend pas de la distribution de cette valeur totale dans les différentes entreprises, à la différence du modèle néo-Ricardien. Comme on pose chez Sraffa un taux de profit uniforme, on peut calculer la valeur totale des profits, mais si cette hypothèse disparaît, cette valeur devient indéterminée, selon Husson :

“Qui plus est l’hypothèse d’uniformité du taux de profit a dans le modèle de prix de production une importance tout à fait décisive. On peut s’en rendre compte en examinant un modèle à deux marchandises où l’on introduit une différenciation des taux de profit. R_1 et R_2 seront les taux de profit de chacune des branches ; mais on suppose que $x = (1 + R_2)/(1 + R_1)$ est connu, autrement dit que la position relative des taux de profit est donnée. Le modèle s’écrit alors, en conservant les notations du chapitre 2 :

$$\begin{aligned} p_1 &= (1 + R_1).(b_{11}p_1 + b_{12}p_2) \\ p_2 &= (1 + R_2).(b_{21}p_1 + b_{22}p_2) \\ (1 + R_2)/(1 + R_1) &= x \end{aligned}$$

... Mais, sans se lancer dans les calculs, il est clair que le taux de profit et par suite le montant total du profit dépendent de x . En d’autres termes la grandeur du profit n’est pas indépendante de son mode de répartition. ... Il est essentiel de voir qu’il n’en va pas du tout de même pour la théorie marxiste : celle-ci fournit dans un premier temps l’analyse de la plus-value, et la loi de la péréquation règle ensuite la répartition de cette masse globale. Le taux de profit indique ici le mode de répartition d’un total préalablement connu : le fait qu’il puisse ne pas être uniforme ne change rien à l’affaire. Pour le modèle de prix de production, au contraire, tout est déterminé simultanément, si bien que l’uniformité du taux de profit est un élément constitutif de la théorie de profit.” (p. 63-64).

Premièrement il faut noter que les néo-Ricardiens choisissent un modèle qui permette de conserver l’hypothèse que chaque unité d’un bien possède le même prix, ce qui n’est pas le cas des deux premiers modèles alternatifs proposés par Husson. Le troisième modèle proposé est également valable dans le système de Sraffa, il correspond au cas où le taux de profit est uniformément nul.

Deuxièmement, l’uniformité des taux de profits est effectivement nécessaire pour Sraffa afin de construire le système fondamental (‘standard system’) à partir du système initial décrivant les conditions de production réelles. Grâce à l’uniformité des taux de profit, le taux de profit agrégé est le même dans les 2 systèmes. Le système fondamental permet de calculer le taux de profit agrégé maximal, en remarquant qu’il s’agit d’un rapport entre des quantités homogènes de marchandises (et non plus hétérogène comme dans le système initial) : ainsi le taux de profit apparaît comme un phénomène lié à la production d’un produit net. L’important pour Sraffa est de montrer précisément cela, que le taux de profit peut être présenté comme lié à la production d’un produit net, et qu’il peut ainsi être connu avant de savoir les prix, si le niveau de salaire est connu (la distribution peut être connue avant de savoir les prix).

Pourquoi est-ce si important ? Parce que cela permet de lutter contre l’idée que le taux de profit se déduit de la productivité marginale du capital, productivité qui ne peut être connue sans connaître les prix de marchés.

Maintenant, si les taux de profit ne sont pas uniformes dans la réalité, la démonstration de Sraffa tombe-t-elle à l’eau ? Il me semble que non, contrairement

à ce que pense Husson : l'important était de montrer que le taux de profit peut être *objectivement* vu comme dérivant de la production d'un surplus net. Une fois que cela est prouvé, on voit aisément que tout autre type de distribution (avec par exemple des taux de profits non uniforme) sont liés à des manières différentes de distribuer ce produit net. Sraffa pose les taux de profits uniforme pour les besoins de son analyse, ils n'ont pas forcément à être uniforme dans la réalité:

“Now I am not assuming any forces: I simply say that, if the values will in reality be as given by the equations certain conditions will be satisfied if not they will not be satisfied. In this case, profits will bear different proportions to capital in different industries. Since this happens to a considerable extent in reality, this means that the values in the market will be different from those in the equations.” (D3/12/7, note datée de 1928, citée dans Sinha, 2012).

Ainsi Sraffa prouve qu'il ne peut y avoir de profit sans produit net : mais son choix de prendre un taux de profit uniforme me paraît être uniquement une convention permettant sa démonstration plutôt qu'un désir d'expliquer les lois de répartition du surplus.

Il faut noter que cette convention sur l'uniformité des taux de profit se heurte au cas particulier où une entreprise non-fondamentale utilise, comme capital circulant, une quantité trop importante de sa production pour pouvoir atteindre le taux de profit uniforme des entreprises fondamentale (c'est le cas des “beans” dans l'appendice B, Sraffa, 1960). Dans ce cas, deux possibilités : où bien l'entreprise affichera un taux de profit moins élevé que les autres, ou bien le prix du bien produit et utilisé comme capital circulant par l'entreprise sera baissé de manière à pouvoir afficher le même taux profit. Sraffa ne dit jamais que dans tel cas, comme l'affirme Husson (2014, p. 88), le taux de profit de toutes les entreprises devra être baissé :

“It is perhaps as well to be reminded here that we are all the time concerned merely with the implications of the assumption of a uniform price for all units of a commodity and a uniform rate of profits on all the means of production. In the case under consideration if the rate of profits were at or above 10% it would be impossible for these conditions to be fulfilled. The 'beans' could however still be produced and marketed so as to show a normal profit if the producer sold them at a higher price than the one which, in his book-keeping, he attributes to them as means of production” (Sraffa (1960), Appendix B).

3 Capital fixe

Le capital fixe a posé beaucoup de problème à Sraffa (cf. ces notes sur ce sujet qui sont détaillées dans Kurz and Salvadori, 2005). Il a finalement opté

pour une représentation de l'amortissement en posant qu'à chaque fois qu'une machine est utilisée par un processus, ce processus produit, en plus du bien habituel, une machine avec un âge plus avancée (et potentiellement une efficacité différente). Ainsi, si une machine dure 10 ans, on peut la décomposer en 10 machines différentes, avec chacune un prix différent.

Cette approche permet de retrouver la charge annuelle qui est appliquée pour l'amortissement du capital fixe (dépréciation) : elle nécessite de savoir quelle est l'efficacité (en termes physiques) de la machine au cours du temps. Or Husson critique cette approche car cette efficacité n'est pas forcément connue : il n'y a pas forcément, lors d'une période de production donnée, production simultanée par les 10 machines précédemment décrites (Husson, 2014, p. 95). Il faut alors imaginer des processus additionnels afin de pouvoir savoir quelle charge annuelle appliquée.

Il me semble que cet argument omet que, dans la réalité, c'est exactement ce qu'il se passe : la durée de vie d'une machine que l'on vient d'acheter est connue en théorie, tout comme sa courbe d'efficacité. La charge annuelle est donc une charge théorique, qui sera peut-être corrigée au fur-et-à mesure de la dégradation effective de la machine.

Husson par ailleurs décrit un modèle produisant deux biens, une machine d'une durée de vie de 2 ans et du blé, avec 2 processus. Comme chacun des 2 processus de production utilise une ou deux machines, il y a au maximum 6 processus qui peuvent être utilisés conjointement. Husson déclare ainsi :

“Pour la machine et pour le blé on peut a priori considérer trois cas : la marchandise est produite seulement à l'aide de machine neuve, seulement à l'aide de machine vieille ou combine les deux procédés. Si l'on pose par exemple $p_3 = 1$ il reste trois inconnues, soit r , p_1 et p_2 : pourquoi alors ne pas choisir les trois premières équations ? Cette solution est en fait inacceptable dans la mesure où les trois suivantes deviennent alors superflues” (Husson, 2014p. 92).

Ici il me semble que Husson opère un renversement dans l'analyse : au lieu de partir des conditions de production effectivement existantes, et d'en déduire les prix, il cherche à définir les conditions de production qui permettront de déduire les prix. En l'occurrence, l'approche Sraffienne n'est pas de “choisir” les bonnes équations de production, mais de calculer les prix à partir des processus effectivement utilisés. Dans cet exemple, si les équations sont trop nombreuses, mais que les processus sont effectivement utilisés, il y aura apparition de rentes qui viendront compenser le fait que certains processus moins profitables sont utilisés conjointement avec des processus plus rentables.

Un peu plus loin Husson aborde le cas où des machines d'efficacités différentes sont employées par des capitalistes différents :

“Supposons maintenant que l'efficience soit variable selon l'âge de la machine employée. On peut définir là aussi autant de procédés de production qu'il y a de générations de machine. Si ces machines sont

employées à produire une même marchandise, l'efficacité peut varier avec l'âge mais on doit toujours considérer ici que les marchandises produites ne diffèrent en rien par leur qualité.

La question qui se pose ici est de savoir si ces procès ont une existence séparée où appartiennent à des capitaux distincts. Dans la problématique de Sraffa cette question ne se pose évidemment pas, puisque les rapports de production n'y sont jamais explicites ou plutôt donnée a priori.

Cependant, la réponse à cette question peut modifier les choses : en effet, s'il s'agit de capitalistes séparés, l'efficacité inégale signifie alors que certains (on peut admettre que ce sont ceux qui utilisent les vieilles machines mais ce n'est pas obligatoire) produisent en dessous des conditions moyennes, d'autre au dessus. Dans ce cas, on doit postuler en toute rigueur l'uniformité du prix mais il est impossible d'en faire de même pour le taux de profit : les capitalistes utilisant le processus le plus efficace reçoivent un profit extra, ceux qui sont en dessous de la moyenne reçoivent moins que le taux général de profit. Comme Sraffa a besoin de l'uniformité de ce taux pour boucler son système, il ne peut prendre en compte une telle configuration. Dans ce cas, on doit postuler en toute rigueur l'uniformité du prix mais il est impossible d'en faire de même pour le taux de profit : les capitalistes utilisant le processus le plus efficace reçoivent un profit extra, ceux qui sont en dessous de la moyenne reçoivent moins que le taux général de profit. Comme Sraffa a besoin de l'uniformité de ce taux pour boucler son système, il ne peut prendre en compte une telle configuration" (Husson, 2014, p. 95).

Il n'y a en fait pas lieu d'envisager que les prix soient différents, selon que la machine est plus ou moins efficace, comme le prétend Husson :

"On est alors obligé de considérer que toutes ces machines d'âges différents constituent un même capital. D'après ce qui précède, il nous faut donc considérer, si la machine a une durée de vie de T années, que le capitaliste en question utilise des machines d'âge 0, 1, 2 ... $T-1$. Mais dans ce cas, l'efficacité propre à chaque machine est indifférente et quelle que soit l'âge de la machine utilisée à la produire, une marchandise quelconque sera vendue au prix moyen calculé sur l'ensemble. Il est donc parfaitement absurde de supposer que le même prix individuel puisse être compté pour chaque marchandise" (Husson, 2014, p.95-96).

Le prix du bien produit par un même machine est constant, quelque soit l'évolution de l'efficacité de cette machine : c'est précisément le but de la dépréciation comptable. Ainsi si deux capitalistes utilisent deux machines identiques conjointement, que l'un utilise une machine neuve, et l'autre une machine vieille et moins efficace, ils vont produire un bien au même prix, et le premier mettra le surprofit sur le compte de l'amortissement (l'amortissement pour le premier

capitaliste sera plus important que pour le second si l'efficacité de la machine diminue dans le temps).

4 Rente

Husson critique premièrement l'approche de la rente chez Sraffa parce que, dans le cas de la rente intensive, la position que la rente est uniforme par unité de terre ne s'appuie sur rien :

“Cette expression ne change donc pas la signification de la règle posée a priori selon laquelle, puisque les terres sont semblables, elles doivent donner un taux de rente semblable.

Mais cette présentation ne bénéficie pas même d'un semblant de soubassement théorique postulant par exemple que la productivité marginale de la terre est indépendante des méthodes de production employées et que l'uniformité du taux de rente résulte donc de l'invariance de la productivité marginale de terres semblables. Derrière l'apparent bon sens qui fait dire à Sraffa que des terres identiques donnent le même taux de rente il n'y a donc rien d'autre qu'une exigence mathématique : sans cette condition le système d'équations aurait une infinité de solution” (Husson, 2014, p.99).

La productivité marginale est un concept inadéquat chez Sraffa. Comme il le rappelle dans sa préface, si les conditions de production ne changent pas, mais que cependant deux méthodes produisant le même bien, avec des rentabilités différentes, sont utilisés sur la même terre, on ne peut faire reposer l'apparition de la rente sur une quelconque productivité marginale.

La seule exigence, lorsque deux processus produisent le même bien avec des profitabilités différentes, c'est qu'une rente apparaisse pour uniformiser le prix du bien produit. A partir de là Husson a raison de critiquer la position de Sraffa qui est de dire que la rente est captée par le possesseur de la terre, car, dans ce cas, il faut nécessairement que la technique la plus productive soit la moins rentable par unité de produit. Or ceci ne se vérifie pas toujours en réalité :

“La deuxième condition, selon laquelle « la méthode qui produit le plus de blé à l'hectare doit avoir un coût plus élevé par unité de produit » est parfaitement arbitraire. Il n'est en effet pas possible d'exclure une situation où un supplément de coût global correspondant par exemple à des travaux d'irrigation serait plus que compensé par l'amélioration du rendement que ceux-ci permettent” (Husson, 2014, p. 100).

Une autre solution plus logique serait de faire “gagner” la rente par le processus le plus profitable. C'est d'ailleurs ce que propose Husson :

“On ne peut en effet énoncer comme principe que des terres semblables obtiendront le même taux de rente puisque l'on ne peut,

par ailleurs, déclarer que deux terres sont semblables selon un autre critère que l'égalité de leurs rentes. Il n'y a apparemment aucune raison de distinguer le 2ème cas qui ne peut se révéler comme étant un cas particulier du 1er cas qu'après la résolution du système d'équations" (Husson, 2014, p. 101).

Comme Husson montre que dans le cas de la rente extensive, il n'importe pas de regarder le nombre d'hectares utilisés sur les différentes terres, si on choisit de donner la rente au processus le plus profitable, on se met effectivement dans un cas de rente extensive.

Par contre le cas de la rente intensive reste possible : si la rente est accaparée par le possesseur de la terre, elle est alors calculée de manière uniforme par hectare. C'est une possibilité qui dépend du rapport de force entre les acteurs, du contexte institutionnel, etc... Mais ce n'est pas dans une volonté d'introduire une rente absolue que le cas de la rente intensive est abordée par Sraffa, comme le suggère Husson (Husson, 2014, p. 101). C'est uniquement lorsque 2 processus de rentabilités différentes produisent le même bien qu'une rente apparaît : selon sa distribution, il y a rente extensive ou intensive. La rente absolue, elle, n'a pas besoin de l'existence de 2 processus de rentabilités différentes pour apparaître. Elle est purement une variable de distribution, et ne peut pas se déduire du système de Sraffa.

References

- Husson, M. (1982 (2014)). *Contre Sraffa: la transformation des valeurs en prix*.
- Kurz, H. D. and N. Salvadori (2005). Removing an 'insuperable obstacle' in the way of an objectivist analysis: Sraffa's attempts at fixed capital. *The European Journal of the History of Economic Thought* 12(3), 493–523.
- Pasinetti, L. L. (2012). Piero sraffa and the future of economics. *Cambridge Journal of Economics* 36, 1303–1314.
- Sinha, A. (2012). Listen to sraffa's silences: an new interpretation of sraffa's production of commodities. *Cambridge Journal of Economics* 36, 1323–1339.
- Sraffa, P. (1960). *Production of Commodities by Means of Commodities*. Bombay: K. K. Vora, Vora & Co.